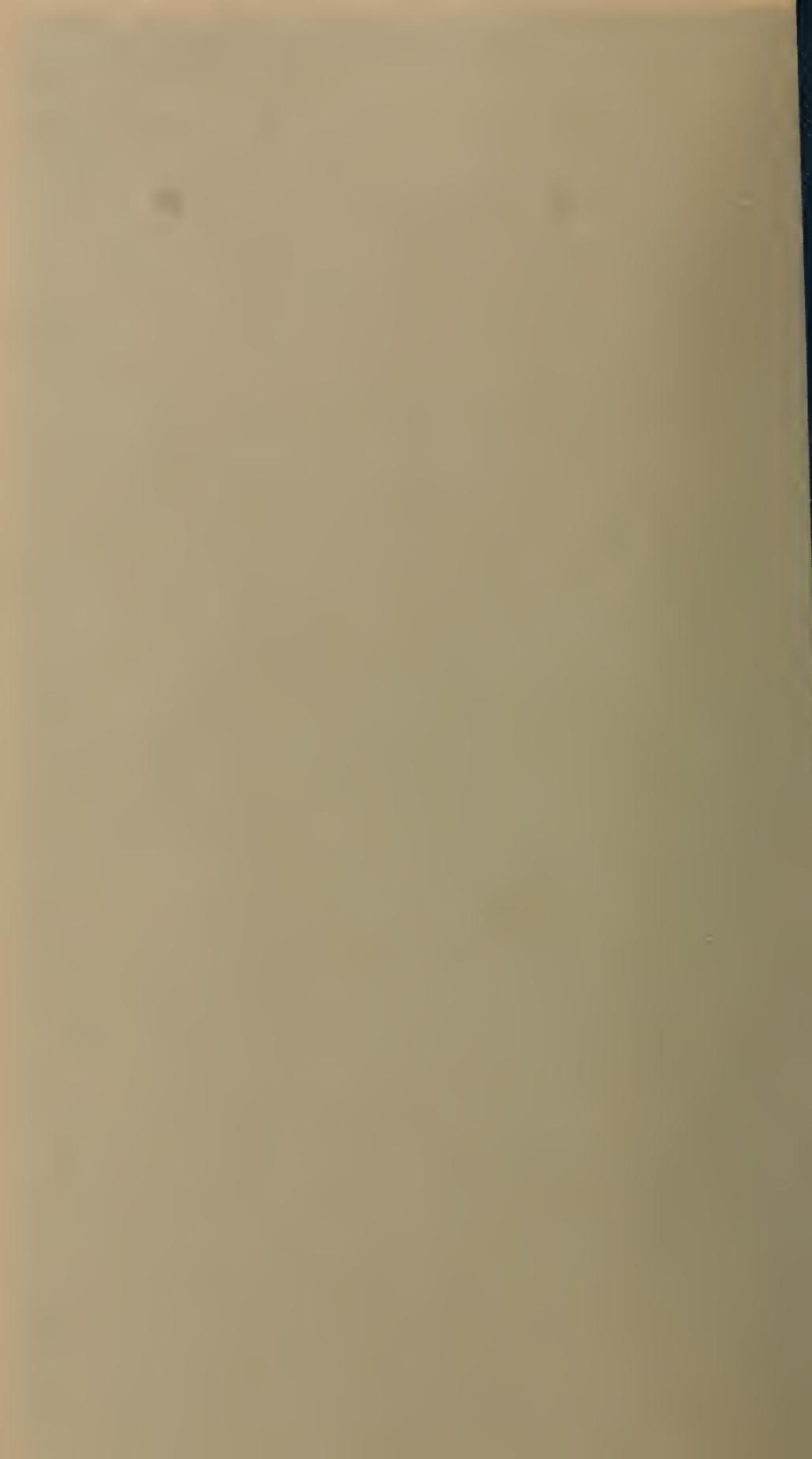
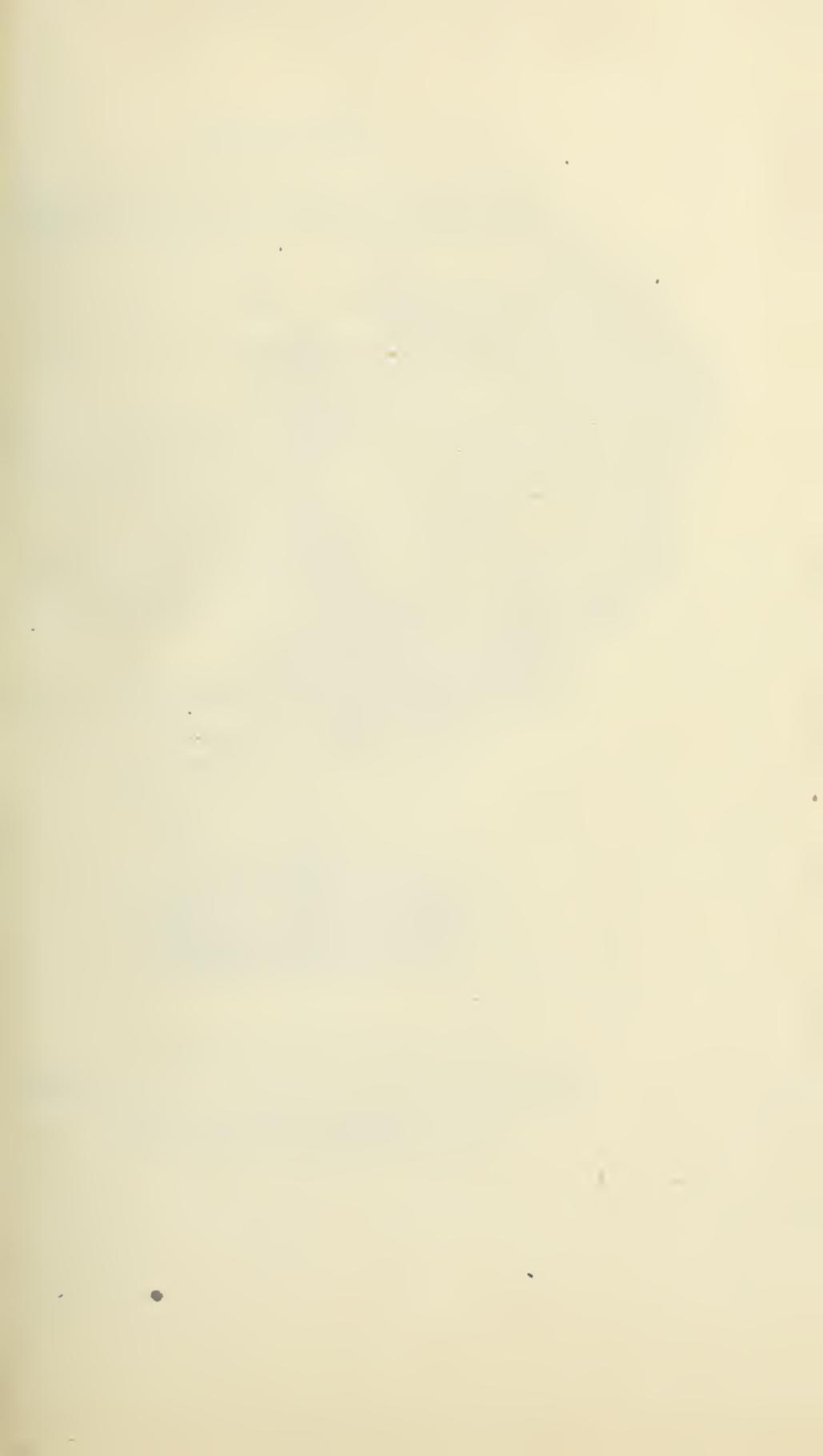


La Harpe, François de
Les muses rivales

PQ
1993
L4M8







LES
MUSES RIVALES,
EN UN ACTE,
ET EN VERS LIBRES,

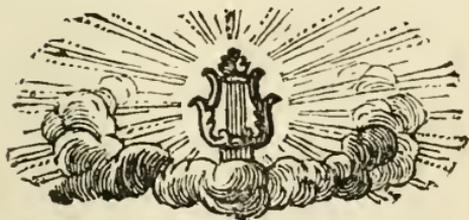
*Représentées pour la première fois, par les
Comédiens Français, le 1^{er}. Février 1779.*

PAR M. DE LA HARPE,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Discite justitiam moniti.

Virg.

✱—————✱
Le prix est de 24 sols.
✱—————✱



A PARIS,

Chez PISSOT, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.



PQ
1993
L4M8

LIBRARY
- NOV 14 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

P R É F A C E.

» V O I C I ce que dit un Auteur Chinois,
» traduit en Espagnol par le célèbre *Na-*
» *varette*.

» Si tu composes quelque ouvrage, ne
» le montre qu'à tes amis ; crains le Public
» & tes confreres ; car on falsifiera , on
» empoisonnera ce que tu auras fait , &
» on t'imputera ce que tu n'auras pas fait.
» La calomnie , qui a cent trompettes , les
» fera sonner pour te perdre , tandis que
» la vérité , qui est muette , restera auprès
» de toi. Le célèbre *Ming* fut accusé d'a-
» voir mal pensé du *Tien* & du *Li* & de
» l'Empereur *Vang*. On trouva le vieillard
» moribond qui achevait le panégyrique
» de *Vang* , & un hymne au *Tien* & au
» *Li* , &c. *Volt...*







A

MADAME DENIS,

MADAME,

En payant ce tribut à la mémoire d'un grand homme qui m'honorait de son amitié, j'ai rempli le premier de mes devoirs. Je crois m'acquitter du second, en vous offrant

A 3

É P I T R E

cette Pièce que le nom de M. de Voltaire & le souvenir de ce qu'on lui devait , ont fait accueillir au Théâtre. Si ce triomphe que la reconnaissance publique a décerné à ses mânes , n'a pas suivi de plus près celui dont nous avons vû jouir les derniers jours de sa vieillesse , vous savez , MADAME , quels obstacles m'ont arrêté. Vous n'ignorez pas aujourd'hui que cette Pièce a été composée peu de tems après que nous l'eûmes perdu (a). Vous vous rappelez les circonstances qui ont suivi sa mort , & quelle réserve elles m'imposaient. Il fallait attendre & se taire. La patience & le secret

(a) Elle était entre les mains de M. le Comte d'Argental , dans les premiers jours de Septembre , & c'est ce respectable ami de M. de Voltaire qui sans connaître l'Auteur des *Muses Rivaies* , a bien voulu prendre tous les soins nécessaires pour la représentation de la Pièce.

DÉDICATOIRE.

étaient d'une nécessité indispensable ; & si l'une devint ensuite pour moi d'un usage pénible , l'autre , que je portais dans mon cœur , servait à me consoler de tout.

Cet hommage tout faible qu'il est en lui-même , intéressera sans doute la Nièce de M. de Voltaire , celle qui fut trente ans sa compagne inséparable , & qui n'a point eu de sentiment plus cher & plus sacré que celui de la tendresse & de la vénération qu'elle lui portait. Personne n'a sù mieux que moi , MADAME , combien les soins que vous aimiez à lui rendre , lui étaient précieux & nécessaires ; & qui peut ignorer qu'au milieu des jouissances de la gloire , on a souvent besoin des consolations de l'amitié ? On sait combien la vôtre fut active & coura-

É P I T R É

geuse. L'histoire de la vie de M. de Voltaire sera votre plus bel éloge , & vous rendra chere à tous ceux qui l'ont aimé. Une auguste Souveraine qui lui avait donné les marques les plus flatteuses & les plus distinguées d'une bonté particulière , a cru ne pouvoir mieux honorer sa mémoire , qu'en répandant les mêmes faveurs sur la plus tendre amie qu'il ait eue , sur celle qui a pris soin d'embellir la dernière moitié de sa longue carrière.

C'est aux habitans de l'heureuse Colonie qu'il a fondée & qui le pleure , à rendre témoignage à vos vertus bienfaisantes : c'est à eux à publier tout le bien que vous y avez fait avec lui. Le dernier présent dont Ferney vous est redevable , & le plus beau

DÉDICATOIRE.

sans doute, c'est; MADAME, votre charmante Eleve (a), que vous leur avez donnée pour protectrice. Formée sous vos yeux, adoptée par leur bienfaiteur, combien elle doit leur être chere! combien ils doivent aimer cette bonté naturelle dont le sentiment est dans son ame, & l'expression dans tous ses traits! La reconnaissance qu'elle vous conserve est le garant de leur bonheur, & c'est à elle, c'est à son heureux époux, d'achever l'ouvrage de M. de Voltaire, & le vôtre.

Je suis avec un respect infini,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
DE LA HARPE.

(a) Madame la Marquise de Villette à qui Ferney appartient aujourd'hui,

PERSONNAGES.

APOLLON.

MERCURE.

MOMUS.

URANIE.

ERATO.

CALLIOPE.

CLIO.

THALIE.

MELPOMÉNE.

EUPHROSINE.

Les deux autres Graces , personnages muets.

La Scene est au Parnasse.

*Le Théâtre représente un Bocage orné
de tous les attributs des Arts.*



LES
MUSES RIVALES.

SCENE PREMIERE.

ERATO, URANIE.

ERATO.

C'EST donc en ces beaux lieux, c'est dans ce sanctuaire,
Aux arts de tout tems consacré,
De leurs attributs décoré,
Que les Muses bientôt vont recevoir Voltaire.
Mercure qu'Apollon vient de lui dépêcher,
Déjà dans l'Elisée est allé le chercher.
Le puissant Dieu de l'harmonie
Sépare ce mortel heureux
De la foule des morts fameux,
Qu'il surpassa pendant sa vie.
Il l'appelle, & lui-même enfin
Lui veut assurer un destin
Unique, ainsi que son génie.
Il prodigua tous ses bienfaits
Sur ce rare Ecrivain que lui-même il admire;

Il prétend parmi nous le fixer à jamais :
Avec lui du Parnasse il partage l'empire.

Mercuré ici doit l'amener :

Mais d'un hôte si grand digne dépositaire,
Qui de nous, ô ma sœur ! présentera Voltaire
Au Dieu qui va le couronner ?
Nous briguons toutes cette gloire.

URANIE.

Nous l'avons toutes inspiré.

ERATO.

Mais à qui cet honneur fera-t-il déferé ?
Qui doit obtenir la victoire ?

URANIE.

De chacune de nous également chéri,
Notre divinité lui fut toujours propice.

ERATO.

Mais celle dont surtout il fut le favori,
Doit seule être sa conductrice.

URANIE.

Y prétendriez-vous ?

ERATO.

Mais je crois le pouvoir,
Et j'ai bien quelques droits que je ferai valoir.
A l'Amour Erato préside ;
J'apprends à le chanter ; j'embrase de ses feux
L'auteur qui me prend pour son guide,
Et je me plais surtout aux amours malheureux.

Je transforme en poëte un amant qui soupire ;
 J'amollis sous ses doigts les cordes de sa lyre.
 De Tibulle autrefois j'ai recueilli les pleurs ;
 De ses tendres chagrins j'étais la confidente,
 Et seule je donnais à sa voix gémissante,
 Ce charme que l'amour fait mêler aux douleurs.
 Je permets quelquefois, par caprice ou par grace ,
 A d'aimables voluptueux,
 De m'intéresser à leurs jeux.

Je fus assez souvent assise auprès d'Horace,
 Quoiqu'il m'ait fait rougir un peu.
 J'aimais à répéter les chansons de Chaulieu ,
 Et fouris à l'esprit d'Ovide.

Je cadençaï les vers du sensible Quinault.
 Aux bords de l'Eridan je pris un vol plus haut :
 Le Tasse eut mes crayons, quand il peignit Armide.
 Deux Poëtes surtout, deux Chantres adorés,
 De mes dons les plus beaux se virent honorés.
 De grace & de douceur je composai leur style.
 Au bucher de Didon je transportai Virgile.
 Dans ce tableau funeste il épuisa mon art ;
 Moi-même de mes pleurs j'arrosai le poignard.
 Je le remis depuis dans les mains de Racine ;
 Erato fut sa Muse, & ma faveur divine
 En a fait mon élève, en a fait pour toujours
 Le poëte du cœur, le peintre des amours.
 C'est au seul Apollon, ou bien à Melpomène,
 D'assigner à leur gré la palme de la scène.
 Je ne décide point ; mais si l'on croit enfin
 Ce sèxe, de l'amour le Juge souverain ,
 Qui doit au sentiment & ses droits & ses charmes ;
 Si l'on en croit ses yeux embellis par les larmes ;

A tous mes titres les plus doux,
 Voltaire en joignit un qui les surpasse tous.
 Il fut porter plus loin les talens que j'inspire,
 Et pour qui fait aimer, mon chef-d'œuvre est Zaïre.

URANIE.

Ce titre est assez beau ; mais, soit dit entre nous,
 Croyez-vous donc que Melpomène
 Ne le réclame pas sur vous ?
 Pour moi, je ne suis pas si vaine,
 Et l'austère Uranie aime peu les débats.
 J'ai mes droits comme une autre, & ne veux rien prétendre.
 Dans vos rivalités, dans tous ces vains éclats,
 Je ne veux point me faire entendre.
 C'est bien assez pour moi, parmi mes favoris,
 D'avoir jadis compté Voltaire ;
 C'est assez que lui seul, de tant de grands esprits,
 De vos dons séduifans & de vos arts épris,
 Ait pénétré mon sanctuaire.
 Je marchai, je l'avoue, au-devant de ses pas ;
 J'osai me présenter devant l'auteur d'Alzire,
 Et je plaçai près de sa lyre
 Mon astrolabe & mon compas.
 J'ouvris à ses regards les sphères infinies.
 Il rencontra Newton dans les hauteurs des Cieux.
 C'est moi qui rapprochai ces deux vastes génies ;
 Ils s'entretinrent sous mes yeux.
 J'obtins ma juste récompense.
 Heureux d'avoir appris mes immortels secrets,
 Voltaire à mes leçons prêta son éloquence,
 Et m'embellit de ses attraits.
 J'empruntai de ses vers la parure pompeuse.

Je parus , étalant des vêtemens nouveaux,
 Et gardant , sous les traits dont m'ornaient ses pinceaux,
 Une beauté majestueuse.
 Je ne dus qu'à lui seul ces brillans attributs ;
 C'est par lui que la Poësie
 Fit entendre des sons aux mortels inconnus ,
 Et que le voile d'Uranie
 Devint l'écharpe de Vénus.
 C'est de ce jour aussi que l'ame de Voltaire
 S'enflamma pour la vérité ;
 Et vos illusions, si bien faites pour plaire ,
 N'en effacèrent point la févère beauté.
 Il poursuivit l'erreur , ce tyran de la terre ,
 Le fanatisme affreux * , par l'erreur enfanté ;
 Et le malheur & l'innocence
 Imploraient son génie en leur faveur armé ;
 Sa voix osait parler à l'injuste puissance ,
 Et devant l'univers plaidait pour l'opprimé.
 Graces à son zèle intrépide ,
 L'esprit des nations , trop long-tems arrêté ,
 A pris un mouvement rapide ,
 Que suivra la postérité.
 Voilà , voilà , ma sœur , des titres respectables ;
 Je les rappelle ici sans nulle vanité.
 Contente de l'utilité ,
 A vos fictions agréables
 Je ne dispute point leur charme si vanté.
 Ce n'est pas au pays des fables ,

* Voyez avec quelle force il a peint le fanatisme des Bonzes, des Fakirs , &c. &c.

Qu'on couronne la vérité.
Mais j'apperçois Thalie, & toujours prête à rire.

S C E N E I I.

ERATO, URANIE, THALIE.

T H A L I E.

MAIS je ris volontiers, & c'est assez mon goût ;
Les ris, vous le savez, sont nés sous mon empire.
La mode, il est vrai, passe, & le tems change tout ;
On veut me les ôter ; mais vous, par aventure,
Étiez-vous toutes deux en contestation

Sur le message de Mercure ?

Vous parliez avec action.

Je ne présume pas, ou je suis fort trompée,
Que tout l'art d'Apollon puisse vous accorder.
Calliope & Clio, l'Histoire & l'Epopée,
Ne sont pas d'humeur à céder.

Ce n'est pas tout encor, mes sœurs, & Melpomène ?
Je crois déjà la voir & l'entendre tonner.

Oh ! vous verrez la bonne scène

Que ces débats vont nous donner.

Je cherche à m'amuser de tout ce qui se passe ;
J'observe & me tiens à l'écart.

Le Burin, la Trompette & surtout le Poignard,
Vont diviser tout le Parnasse.

U R A N I E.

La paisible Thalie y prendra peu de part.

T H A L I E.

Je me rends justice sans peine.

Il faut que chacun ait son tour.

Ce fut jadis le mien : j'ai régné sur la scène ;
Mais votre grand Voltaire à ma sœur Melpomène
A fait assidûment sa cour.

Ce fut par passe-tems qu'il me rendit visite.
Je n'en rendrai pas moins hommage à son mérite.
J'aime ses Euphémons ; je leur applaudis fort,
Et mon ami Prévile est charmant dans Friport.
Je conserve ses ces fruits de sa plume immortelle.
Je conviens qu'avant moi d'autres doivent passer ;
Je vous laisse briguer la place la plus belle ;
Mais, Nanine à la main, je prétends l'embrasser.

E R A T O.

Je cours près d'Apollon me ranger la première ;
C'est à lui seul de nous juger.

(Elle sort.)

U R A N I E.

Mai, je vais m'informer de notre Messager.
Adieu, Thalie.

(Elle sort.)



SCENE III.

THALIE seule.

ON vient. A sa démarche altiere,
 Je reconnais Calliope ma sœur.
 Elle a l'air d'avoir de l'humeur.
 Clio la suit, & moi, pour achever la scène,
 Je m'en vais chercher Melpomène,
 Les mettre aux prises toutes trois.
 Je ne fais pas pourquoi je ris de leur querelles;
 Car si j'avais les mêmes droits,
 Ma foi, j'en ferais autant qu'elles.

SCENE IV.

CLIO, CALLIOPE.

CALLIOPE.

FH! quoi! dans ce grand jour, vous pensez précéder
 La Muse de Virgile & du Tasse & d'Homère?
 Ce ferait à moi de céder!
 Sur le Pinde toujours j'ai marché la première.

CLIO.

Vous l'avez prétendu; mais cette primauté
 Pourrait bien être une chimere,
 Et la loi de l'égalité
 Doit paraître plus sage & nous être plus chère.

Les arts font frères & rivaux :

Eclairer les humains & consoler la terre,
 Voilà le but de leurs travaux,
 Et cet auguste emploi les a faits tous égaux.
 Leur émulation s'excite
 Par la diversité des goûts & des esprits.
 Tel préfère les pleurs, & tel autre les ris;
 L'un vit avec Homère & l'autre avec Tacite.
 Les mortels occupés du sort des nations,
 S'amusent des accens de votre voix brillante;
 Mais ils ont pour objet d'une étude constante,
 Mes solides instructions.

C A L L I O P E.

C'est moi qui de Voltaire illustrai le jeune âge.

C L I O.

Il courtisa Clio dans sa maturité.

C A L L I O P E.

Le chantre de Henri, dont je dictai l'ouvrage,
 Me dut ses premiers droits à l'immortalité.
 De cet éclat naissant la France fut frappée;
 A ses titres d'honneur il manquait l'Epopée.
 On fit ce seul reproche au siècle de Louis;
 Et Voltaire, à vingt ans, en vengea son pays.

C L I O.

De ce siècle fameux je lui traçai l'histoire;
 J'ordonnai sous ses mains cet immense tableau.
 Je broyai les couleurs qu'employa son pinceau.
 Aux Courtisans de la Victoire,
 Il montra ce Héros, l'épouvante du Nord,

Et dont le nom rappelle au temple de Mémoire,
Toutes les faveurs de la gloire,
Et tous les outrages du fort.

Là, j'ai de mon Burin signalé l'énergie;

Moi-même j'ai placé ces chefs-d'œuvres nouveaux,
Près des monumens les plus beaux
De la Grèce & de l'Italie.

Il en est un où l'avenir

Doit reconnaître encore une main plus robuste

Quand Voltaire éleva cet édifice auguste,
Il bâtit sans modèle, & dût seul en servir.

Là, tous les peuples de la terre,

Sont à mon tribunal par sa voix appelés;

Il fixe sous ses yeux les siècles écoulés,

Interroge leur caractère,

Les crimes du pouvoir & les erreurs des loix;

Partout, il cherche l'homme, & lui rend tous ses droits;

Partout, des oppresseurs il brise la statue,

Et relevant avec grandeur

L'humanité sacrée, à leur pieds abattue,

Comme il en est le peintre, il en est le vengeur.

C A L L I O P E.

Moi, dans des vers divins, j'ai consacré l'image

Du Roi le plus cher aux Français,

Sujet le plus heureux du plus heureux ouvrage.

Voltaire n'a point eu de plus brillant succès.

J'abjurai pour lui seul ces fictions antiques,

Dont la Grèce emprunta le charme de ses vers;

De ces mensonges poétiques

Ma voix assez long-tems amusa l'univers.

Le Chantre de Henri dut plaire sans la fable;

L'Épopée eut alors de plus mâles attraits,
 Et pour un héros véritable
 Employa des crayons plus vrais.
 Ce n'est plus cet Achille, armé par un Dieu-même,
 Achille invulnérable, écrasant les mortels;
 C'est un Roi bienfaisant, dont les soins paternels
 Nourrissent des sujets qu'il combat & qu'il aime.
 Voltaire éternisa ce triomphe suprême.
 O Henri ! désormais ensemble confondus,
 Et ton nom & le sien iront, malgré l'envie,
 De la postérité recevoir les tributs ;
 On adorera son génie
 Aussi long-tems que tes vertus.
 On dira qu'à lui seul j'ai remis ma Trompette.
 Cet unique bienfait l'emporte sur vos droits,
 Autant que le Héros qu'a chanté mon Poète,
 L'emporta sur les autres Rois.
 Vous ne répondez rien... Mais voici Melpomène.

S C E N E V.

CLIO, CALLIOPE, MELPOMÈNE.

M E L P O M È N E.

Q'U'AI-JE entendu, mes sœurs? est-il vrai qu'aujourd'hui
 Par une rivalité vaine,
 On me dispute un droit dont je me crus certaine,
 Et la seule douceur qui reste à mon ennui?
 C'était donc peu des pleurs qu'il m'a fallu répandre
 Au tombeau de le Kain, objet de ma douleur!

J'ai dans la même tombe à la fois vu descendre,
Et mon poët & mon acteur.

J'ai perdu de mon art le modèle suprême.

Voltaire, hélas, n'est plus! Et quand je pense au moins

A son ombre, en ces lieux, rendre mes derniers soins,

Et devant Apollon le conduire moi-même,

De tout ce que j'ai fait on veut m'ôter le prix!

Je souffrirai qu'une autre à ses honneurs préside!

Qu'une autre enfin serve de guide

Au plus grand de mes favoris?

Et sur quoi fondez-vous l'orgueil qui vous enivre?

C A L L I O P E.

Je chante les Héros.

C L I O.

Moi, j'enseigne à les suivre.

M E L P O M È N E.

Melpomène les fait revivre.

Né pour m'appartenir, de mon art enchanteur,

Voltaire, au premier pas, atteignit la hauteur;

Et prompt à s'élançer loin des bornes prescrites,

Recula de cet art les antiques limites.

Le Théâtre, aggrandi sous son brillant pinceau,

Offrit des Nations le mobile tableau,

Fit passer sous les yeux les rapides images

Des préjugés, des mœurs, des loix & des usages.

Le cœur toujours ému, de plaisir transporté,

S'ouvrant au sentiment, reçut la vérité.

Ainsi des passions que le Théâtre exprime,

Voltaire fut tirer la morale sublime ;
Et ne se bornant à de stériles pleurs .
Attendrit les humuins pour les rendre meilleurs.
Quelles hautes leçons donna l'Epoux d'Alzire,
Séide, au nom du ciel affassinant Zopire !
Et sous quelles couleurs il a représenté
Ce Mahomet sublime en son atrocité !
Combien a de mon art signalé la magie ,
Ce chef-d'œuvre effrayant d'horreur & d'énergie !
Que ne puis-je à vos yeux offrir ici , mes sœurs ,
La scène qu'animaient ses talens créateurs !
Que de Zaïre , ô ciel ! la voix avait de charmes !
Que Mérope & son fils ont fait verser de larmes !
C'est peu de raconter ; non , mes sœurs , venez voir
Aménaïde en pleurs , Tancrède au désespoir ,
Au tombeau de Ninus , Sémiramis mourante ,
Ninias & le fer que tient sa main sanglante ,
Idamé prosternée aux genoux de Gengis ,
Et Brutus ordonnant le trépas de son fils ,
Vendôme ivre d'amour & forcené de rage ,
Et Zamore si grand dans sa fureur sauvage .
Voyez à ce spectacle un peuple rassemblé ,
A la voix du poëte incessamment troublé ;
Voyez les mouvemens de cette foule immense ;
Entendez les sanglots sortir d'un long silence ,
Et l'amour , la pitié , la joie & les douleurs ,
Ne formant qu'un seul cri du cri de tous les cœurs .
C'est là , si vous l'osez , mes sœurs , qu'il faut vous rendre ;
Et s'il est vrai qu'au prix que je dois remporter ,
Vous puissiez encore prétendre ,
C'est là qu'il faut le disputer .

CLIO.

Vous avez vaincu , Melpomène ,
Je ne saurais vous résister.

CALLIOPE.

Peut-être plus long-tems je pourrais contester ;
Mais le cœur est pour vous , & ce juge m'entraîne.
Je cède... Eh! quoi? Momus!

SCENE VI.

MELPOMÈNE, CLIO, CALLIOPE,
MOMUS.

MOMUS.

LE Dieu de la gaité

Doit être de toutes les fêtes.

Je fais les apprêts que vous faites;

J'espère parmi vous n'être point rebuté.

On dit qu'à votre Cour vous appelez Voltaire;

Il recevra mon compliment:

Nous sommes bons amis, vraiment;

Et quand vos grands objets (soit dit sans vous déplaire)

Avaient fatigué son cerveau,

Je venais sans cérémonie

Me glisser près de son bureau

Et lui conter quelque faillie.

J'en fus toujours très-bien traité;

Je ne veux point m'en faire accroire ;
 Mais j'étais bon à sa santé,
 Et ne nuisis point à sa gloire.

Nous cautions tous les deux : il avait plus d'un ton,
 Et goûtait volontiers le nôtre.

Tout Français est gai, nous dit-on,
 Et Voltaire en ce sens fût plus Français qu'un autre.
 C'est pour le délasser qu'avec lui j'ai vécu.

Je doute qu'on me le reproche.
 J'ai dicté les *vous* & les *tu*
 Et j'ai Candide dans ma poche.

C L I O.

Seigneur Momus, ici soyez le bien venu.

M O M U S.

Mais je le suis partout, & dans l'Olympe même,
 Où du grand Jupiter la majesté suprême

Se divertit de mes bons mots,
 Et déride son front à mes joyeux propos.

A mes jeux Minerve s'abaisse,
 Et permet que les ris soient près de la sagesse.
 Mais ce qui doit sur-tout me donner du renom,

J'ai fait rire jusqu'à Junon ;
 Ce jour-là Jupiter la trouva plus jolie.

Aux Dieux comme aux mortels, je suis d'un grand secours
 Sans moi dans l'Olympe on s'ennuie,
 Tout comme dans les autres Cours.

C L I O.

Votre gaîté vive & légère
 N'est point au Parnasse étrangère.

Thalie est avec vous, ce me semble, assez bien.

MOMUS.

Je dois vous l'avouer : je me plais sur la terre.
 Il est vrai que des gens dont l'humeur est austère
 Par fois m'y traitent en vaurien,
 Me refusent d'abord l'accès que je demande ;
 Mais de leur échapper le moyen est aisé :
 Caché sous le manteau , je passe déguisé ,
 Et comme un Dieu de contrebande.
 Ainsi je les mets en défaut ;
 Eux-mêmes quelquefois usant de complaisance ,
 Ils m'ont dit avec indulgence :
 » Ris, on te le permet ; rire est ce qu'il nous faut ;
 » Mais ne te nomme pas, & ne ris pas trop haut.

CALLIOPE.

Cet avis est un bon office.

MOMUS.

Oh ! vraiment sans cela je vous aurais conté
 Les folâtres accès de verve & de gaîté,
 Où j'eus Voltaire pour complice ;
 Nous y mettions par fois quelque peu de malice.
 Mais il faut bien être discret ;
 Le public même ici me prescrit de me taire ;
 Son exemple est pour moi la leçon du mystère ;
 Ce public, qui fait tout , nous garde le secret.

CALLIOPE.

Momus est devenu bien sage.



S C E N E V I I.

MELPOMÈNE, CLIO, CALLIOPE,
MOMUS, APOLLON, LES GRACES,
ERATO, THALIE, URANIE, EUTERPE,
THERPSICORE, POLYMNIE.

M O M U S.

Ah ! je puis donc enfin au Seigneur Apollon
Présenter ici mon hommage.
Quoi ! les Graces aussi dans le sacré Vallon !

A P O L L O N.

Elles daignent souvent m'accorder leur présence.
Aux Graces, comme aux Arts, ce Temple est consacré.

E U P H R O S I N E.

En des lieux où Voltaire a droit d'être honoré,
On eût remarqué notre absence.
Nous avons toutes trois entouré son berceau,
Et c'est à nous qu'il dut, dans le cours de sa vie,
Cette facilité, le présent le plus beau
Que nous puissions faire au génie.
Les Graces à Voltaire ont appris leurs secrets,
Cet art de briller sans parure,
D'être grand sans effort, élégant sans apprêts,
Et de rester toujours auprès de la nature.

Il a composé sous nos yeux
 Ces bagatelles si charmantes,
 Et tous ces riens si précieux,
 De son goût délicat inimitables jeux,
 Et de l'esprit français les fleurs les plus brillantes.
 Nous cultivions son goût & son urbanité;
 Et ceux que touche sa mémoire,
 En déplorant sa perte, ont encor regretté
 Ces agrémens si doux dans la société,
 Qui font pardonner à la gloire.

APOLLON.

La sienne m'est bien chère, & vous allez le voir.
 Les honneurs que pour lui j'apprête...
 Mais écoutons Mercure : il est tems de savoir
 Si nous aurons ici le Héros de la fête.



SCENE VIII ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
MERCURE.

MERCURE.

JE ne saurais vous en flatter.

A P O L L O N.

Comment, il faut que j'y renonce ?

Quoi !

MERCURE.

Très-fidèlement je vais vous rapporter

Et mon message & sa réponse.

Dans l'Elisée à peine on le faisait entrer,

Quand je suis descendu sur cet heureux rivage ;

Et le premier objet qui vint à son passage,

C'est ce Roi si chéri qu'il a su célébrer.

D'un mouvement involontaire,

Le chantre & le héros l'un vers l'autre ont volé ;

Et l'Elisée a vu, sur leurs pas rassemblé,

Henri quatre embrassant Voltaire.

Je m'approche, & lui dis que pour le couronner,

Apollon le mande au Parnasse.

» De ses bontés je lui rends grace,

(Me répond-il) » vers lui vous pouvez retourner.

» Je retrouve l'objet de mon culte fidèle.

» Tout ce que vous m'offrez ferait d'un moindre prix.

» Si j'ai vécu trop peu sous le jeune Louis,
 » Je demeure à jamais auprès de son modèle. »

A P O L L O N.

Il dût faire un tel choix, & j'y dois déferer.
 Si de le posséder nous perdons l'avantage,
 Au moins rendons à son image
 Les honneurs que pour lui j'aimais à préparer.

*(Le fond du Théâtre s'ouvre, & l'on voit la statue de
 Voltaire.)*

Graces, couvrez-la de guirlandes.

*(Les Graces l'entourent de chaînes de fleurs, au son des
 instrumens.)*

Arts, sujets d'Apollon, portez-lui vos offrandes.
 Muses, vos attributs sont les siens désormais.

*(Chacune des Muses porte aux pieds de Voltaire l'attri-
 but qui la distingue.)*

Suivez l'exemple que je donne.
 Moi-même sur son front je pose ma couronne.

*(Apollon le couronne de ses lauriers, au bruit des fan-
 fares.)*

Que Voltaire soit à jamais,
 Et le Dieu du Théâtre & l'Apollon Français.

Vous, Therpsicore, Euterpe & Polymnie,
 Qu'à sa gloire aujourd'hui vos jeux soient consacrés,
 Il faut que tous les arts honorent son génie,
 Puisqu'il les a tous honorés.

(On danse autour de la statue.)

A P O L L O N.

Et vous à qui ma voix saura se faire entendre,
Vous, ses concitoyens, mes plus chers favoris,
Peuple heureux, dont la gloire ira partout s'étendre
Avec celle de ses écrits ;

Parmi vous à jamais consacrez cet hommage
Que nous venons de rendre à ses mânes chéris ;
Que chez vos neveux attendris
Il soit répété d'âge en âge.

Je reçois par vos mains les tributs les plus doux
Des beaux arts dans vos murs la foule est réunie ;
Et pour les y fixer, Apollon veut chez vous
Fonder la fête du génie.

F I N.

Le privilege est aux Œuvres de l'Auteur.







PQ
1993
L4M8

La Harpe, Jean Francois de
Les muses rivales

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

